

Rachid Ezziane

L'étrange sommeil de l'écrivain solitaire



« Tout devient tout. Tout est tout. Ce qui vit meurt. Ce qui est mort devient vivant. Ce qui est visible devient invisible. Ce qui est invisible devient visible. Le jour et la nuit sont une seule et même chose. Le haut ne diffère pas du bas. Le commencement ne diffère pas de la fin. Les choses n'ont aucune consistance. Et tout se meut sans cesse. Nulle chose ne demeure ce qu'elle est. Et tout passe en son contraire... »

Pensait Héraclite d'Ephèse
– il y a plus de trois mille ans.

« Je ne comprends pas. Comment cela est-il possible ? dit l'homme de bon sens. La réponse, c'est qu'il n'y a rien à "comprendre". C'est comme ça. »

H. Reeves

Et c'est tout...

Sommaire

Premier tourment :	
Murmures et rêves éveillés.....	9
Deuxième tourment :	
Le maillon qui manque à ma chaîne.....	17
Troisième tourment :	
Quand nous serons morts et réduits en poussière... ..	25
Quatrième tourment :	
Sur les traces d'Orphée.....	41
Cinquième tourment :	
On m'appelle le fils de la femme	55
Sixième tourment :	
Une lueur illumine mon délire.....	69
Septième tourment :	
Comme un oiseau qui se cache pour mourir	83
Huitième tourment :	
Silencieuse... est, la lâcheté	89

Neuvième tourment :	
La folie me chuchote des blasphèmes	101
Dixième tourment :	
Maintenant que la mort.....	111
Onzième tourment :	
Si seulement cette « vérité ».....	121
Douzième tourment :	
C'est à Ithaque que j'attends ton retour	127
Epilogue	
Dernier tourment.....	133
Le mot de la fin.....	139

Premier tourment : Murmures et rêves éveillés

« Trois mille six cents fois par heure, la seconde chuchote : souviens-toi ! Rapide avec sa voix d'insecte, maintenant dit : je suis autrefois Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde... »

Charles Baudelaire

Par la fenêtre de ma chambre, qui donne sur la mer et la montagne, je vois le ciel s'enrouler sur lui-même, gris et bleu foncé. De gros nuages, tels des bateaux à voiles, se hâtent lentement, là-bas à l'horizon. Avec amusement, j'attends leur arrivée. Ils s'accumulent, les uns sur les autres, font de l'ombre au ciel immaculé, donnent une autre couleur à la mer, murmurent des frissons à la forêt.

J'imagine les branches siffler, ou gémir, dans la foulée des éléments, halant les cumulus chargés d'eau. Je les imagine comme ces hélicoptères anti-incendie, qui ramènent, sous leur ventre, des tonnes d'eau, et une fois au-dessus de l'incendie de forêt, déversent leur

précieux liquide en un seul jet. Mais en vérité, chaque nuage porte en son sein une quantité d'eau plusieurs fois volumineuse que celle que portent ces mastodontes volants. « Il n'y a pas plus grand que la nature... » pensé-je, tout seul. « Dieu est le plus grand, me susurre mon âme pieuse ». Je lui refuse la polémique et je reste rivé sur les cumulo-nimbus.

Au loin, un éclair scintille. Un roulement de tambour le suit. La mer reste calme, étale, sans bruit. En face d'elle, la forêt la regarde avec admiration. Elle sait que ce ne sera que quelques larmes qui s'ajouteront au gouffre amer. Je les imagine discuter, la forêt et la mer. Depuis que j'habite cette maison, je les ai vues communiquer par le vent et la pluie. La mer renvoie à la forêt sa brume, du matin et du soir, presque chaque jour. Un peu de sel marin, de temps à autre, ou quelque mystérieuse créature invisible, surtout la nuit. La forêt, quant à elle, c'est par la pluie qu'elle libère, de ses entrailles, tout ce dont elle n'a pas besoin, et avec les écumes elle s'en débarrasse. Les orages nettoient la forêt comme la mère son bébé, en lui changeant ses langes. Et la mer n'en veut pas de ses saletés, alors, elle les refoule en criant toute sa colère, par vagues successives.

De grosses gouttes frappent les vitres de ma fenêtre. Par saccades, elles me criblent sans m'atteindre. Je reste rêveur. Toujours dans ma tête la forêt et la mer. L'eau ruisselle sur les vitres. Eclair, tonnerre, vent et pluie m'obstruent la vue.

« Quand tout sera fini, j'irai voir ce qu'a fourbi la forêt pour la mer », je m'entends dire. Ce n'est pas dans mes habitudes de fouiner dans les affaires d'autrui, ou d'écouter derrière les portes. Mais un curieux présage me noue la gorge. J'entends quelqu'un

chuchoter. Je me retourne. Il n'y a personne. Je suis seul chez-moi.

Au dehors, le boucan continue : pluie, tonnerre, éclair et vent. Les éléments se sont donnés rendez-vous devant ma fenêtre, et ils se disent les amabilités. Quand ils se disent les salamalecs, c'est tout le pays qui en reçoit l'écho. « Par les crevasses... vers la mer... », j'entends. « Je roule avec les pierres... », « vers la mer... », je continue d'entendre. Mon imagination me joue des tours. Depuis mon enfance, elle me fait tanguer, mon imagination de rêveur à tout bout de champs. Les rêves éveillés, c'est ma prédilection. Qu'est-ce que je n'en ai pas « rêvés », en classe et dans les toilettes, au lit et quand je prenais le bus ou le train. Aujourd'hui, encore, à cinquante ans, ça me poursuit et ça me... console de mes échecs en roue libre. J'ai toujours trouvé refuge dans les dédales de mon imagination, fertile – à profusion. Quand je lis, je deviens écrivain attitré ; j'invente mille titres de romans et nouvelles. Quand je suis à table, je deviens un grand chef de cuisine ; et je m'imagine en train de préparer les plats les plus exotiques, pour des invités d'honneur. Quand je prends le train et je me mets en face de la vitre, tous les pays deviennent ma destination. Et dans chaque situation, je crée personnages et dialogues. Et de rêverie en rêverie, je suis devenu solitaire... poète et marabout à mes temps libres.

La mer, devant moi, sombre et grise, comme le ciel, toujours étale, reste imperturbable, comme si tout ce charivari ne l'intéresse pas, ou qu'elle est occupée à rendre grâce à Poséidon, en invoquant des prières... Zen.

Puis d'un seul coup, tout s'arrête. Le ciel s'éclaircit. Un rayon de soleil fait irruption, traverse la vitre et se pose, à quelques mètres, sur le carrelage. Des corpuscules – en poussières, surfent sur le rayon, de haut en bas. Les quanta dansent l'incertitude, m'aveuglent de doute et d'aléa. Une lumière virant au vert m'éblouit de son intensité. Je tiens le monde dans une poignée de main. Il y a un mystère dans l'air. Je n'ai plus de corps. Où suis-je ? Qui suis-je ? Homme ou démon ? Idée ou matière ? Devant moi, les atomes, en masse, en nuage, en mole, en groupe, conçoivent l'univers dans un fourmillement – réglé comme une horloge. Je suis en train de vivre l'expérience de l'Aleph. Le monde infini dans une seule puissance, à portée de main.

« Le soleil ne peut rattraper la lune, ni la nuit devancer le jour ; et chacun vogue dans une orbite... », me souffle la douce lumière du Coran.

Le souffle de la vie m'encense d'espoir malgré ma grande tristesse...

Je reste un long moment rêveur devant cette « complexion naturelle ». Idiosyncrasie indéchiffrable. Divine. Un tout dans un rien, ou un rien dans un tout, guidé vers l'inconnu, depuis la nuit des temps.

Je ne possède que la force de constater. Subir. Que souffrir...

Je m'oublis dans mes cogitations. Un rayon de soleil m'éblouit. Je reviens à moi. « Par les crevasses de la forêt... », j'entends quelqu'un me chuchoter. Je recule d'un pas, puis je me retourne d'un seul coup. Un petit vertige me prend. Je me ressaisis après avoir compris que ce n'est que mon reflet sur la vitre de la porte. Je me dévisage minutieusement. Je constate

que j'ai pris un coup de vieillesse. Et que ma mine souriante d'antan a fait place à une gueule souffreteuse.

C'est à cause de la solitude, me dis-je. C'est aussi à cause d'une vie que revers. Qu'insuccès, les uns après les autres, en cascade, depuis que j'aie choisi l'écriture comme destin...

A dire vrai, je n'ai jamais connu de succès, même mon cursus scolaire, je l'ai tiré comme un boulet au pied, lourd, douloureux et saignant. Les années passaient presque à reculant, les unes plus chagrinées que les autres. « Tu écris avec une patte de poule ? » Me disait monsieur Smaïli, mon maître d'école. « Applique-toi ! Sinon tu auras à faire à moi, me répétait-il à chaque remise des copies ». Et plus j'essayais de soigner mon écriture, plus je tachais mon cahier, et plus monsieur Smaïli me donnait des zéros en composition, et plus je perdais confiance en moi. A ce jour, je traîne le handicap « patte de poule ».

La voix mystérieuse reprend : « Pour l'amour de Dieu... ». Je fais semblant de rien, mais en réalité le doute m'accable d'intrigues.

Est-ce les prémices... je crois que ça commence par des voix. Tous ceux qui ont entendu des voix ont fini dans des asiles. La folie est voix intérieure avant tout, disent les experts dans le domaine. « Ça devait arriver un jour », je m'entends dire. Ne suis-je pas déjà dedans ? Ces bourdonnements d'oreille, qui me gardent éveillé toute la nuit, ne sont-ils pas le début de la folie ?

« Qui se grise de rêverie est d'autant plus prêt au délire qu'il prolonge son extase », avait dit Georges Meredith.

Je reprends mes esprits et je décide de faire un petit somme.

La nuit, au lieu de me porter conseil, me gave de cauchemars. Les uns plus mystérieux que les autres. Les uns plus effrayants que les autres. Et la voix, comme si elle venait du fond d'un puits, revient dans mon sommeil. « Je suis encore au bord de la mer », dit-elle. « Du haut de la montagne, par les ruisseaux en crue... » ; et la voix s'en va dans le vide sans que je puisse déchiffrer les derniers mots. Je me réveille, en sueur, haletant.

Le cliquetis de la montre réveil, sur ma table de nuit, envahit mes oreilles. Chaque mouvement de la trotteuse ajoute une poignée de désarroi à ma longue nuit.

Je me lève. J'enfile mon pantalon à toile, vieux de quelques années, je chausse mes baskets, je mets un pull en laine car il fait encore froid, et je décide de sortir. En ouvrant la porte, je prends ma torche, toujours à portée de mains ; je l'allume et je prends les escaliers. L'immeuble où j'habite donne sur la grande route. Il n'y a pas âme qui vive. J'hésite. J'éteints la torche, je reste rêveur un long moment. Pourquoi suis-je là ? Suis-je vraiment dehors ? Ou bien est-ce mes rêves cauchemars qui me jouent des tours ? Comment le savoir ?

Je rallume la lampe. Je la retourne vers mon visage ; la lumière m'éblouit ; je cligne des yeux et je redirige la lumière vers la route.

Au moment où je me retourne pour reprendre les escaliers et remonter chez-moi, j'entends : « Je suis au bord de la mer... ». Je me retourne d'un seul coup,